

Les deux injonctions de l'avant-garde

Le 13 août 1977, Roland Barthes note dans son journal :
« Tout d'un coup, il m'est devenu indifférent de ne pas être moderne. »

Phrase stupéfiante si l'on y réfléchit bien. À cette date, en effet, il était fortement recommandé, sinon même vital, d'être moderne et, dans le domaine esthétique, c'est Barthes lui-même qui apposait le précieux label. L'auteur du *Degré zéro de l'écriture* était alors de ceux, très peu nombreux, triés sur le volet, qui faisaient la pluie et le beau temps en matière de modernité. Il était l'un des sélectionneurs de l'équipe. Entre l'ancien et le nouveau, Barthes souverainement tranchait. Il ne cessait de séparer l'actuel du caduc, le contemporain du périmé. Et le voici qui, seul avec lui-même, reconnaît que la ligne de partage passait par son

propre cœur. Il était le juge et aussi l'accusé. Il exerçait à ses dépens un droit de vie et de mort sur les choses de l'esprit. Il excluait ce qu'il aimait ; ses valeurs proclamées condamnaient certaines de ses inclinations profondes. Son goût souffrait de ses verdicts, mais il n'osait pas l'avouer de peur de *ne pas* être moderne. Une crainte étrange et tenace faisait de lui le dissident clandestin de sa propre doctrine. Tout d'un coup, l'intimidation tombe. Il n'a plus peur. Son autre moi sort de sa cachette et respire enfin à l'air libre. Paradoxale liberté : la libération n'est-elle pas le geste moderne par excellence ? Qu'est-ce qu'être moderne précisément sinon s'affranchir de l'autorité des Anciens, sur le modèle toujours actif de Charles Perrault bravant le mimétisme et l'académisme par ces vers intrépides :

La belle Antiquité fut toujours vénérable
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable
Je vois les Anciens sans plier les genoux.
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous.

Davantage : n'est-ce pas depuis qu'il est moderne que l'homme a abandonné le concept de *nature* humaine pour se concevoir et se définir comme *liberté* ? L'homme moderne, l'homme en tant que moderne fait sa première et superbe apparition, en 1482, dans l'*Oratio de hominis dignitate* de Pic de la Mirandole. Cet admirable discours commence par un récit, et pas n'importe quel récit : la Genèse. Dieu crée le monde et une fois bâti « l'auguste temple de sa divinité », une fois la région supra-céleste ornée d'esprits, les globes dans l'Éther animés d'âmes éternelles, la fange du monde inférieur garnie d'une foule d'animaux de toutes espèces, l'architecte souverain est

soudain saisi du désir qu'il y ait « quelqu'un pour admirer la raison d'une telle œuvre, pour en aimer la beauté et s'émerveiller de sa grandeur. »

Seulement voilà : au moment de produire ce contemplateur de l'univers, Dieu constate, penaud, qu'il a épuisé ses ressources. Son magasin d'archétypes est vide. Tout a déjà été distribué entre les ordres supérieurs, intermédiaires et inférieurs. Mais il ne convient pas à la sagesse divine d'hésiter dans une œuvre si nécessaire. Le suprême artisan fait donc de nécessité vertu : il prend l'homme « chef-d'œuvre à l'image indistincte » et l'ayant placé au milieu du monde, il lui tient ce langage : « Je ne t'ai donné ni place déterminée, ni visage propre, ni don particulier, ô Adam, afin que ta place, ton visage et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. La nature enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. [...] Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, comme celles des bêtes, ou, régénéré, atteindre les formes supérieures qui sont divines. »

Véritable Bible de l'âge moderne, ce récit des origines donne une forme religieuse à la désactivation du texte sacré et l'apparence de l'hétéronomie (d'une décision venue d'en haut) à la définition de l'homme comme être entièrement autonome. Adam est constitué en *auteur* par l'Auteur des choses. Ce qui lui est révélé, ce n'est pas la loi qui le fonde

c'est qu'il est lui-même source de ses lois. Cette créature a ceci de différent de toutes les autres qu'elle se crée, qu'elle se façonne elle-même et que nulle autorité, nulle transcendance, nulle instance supérieure ne lui défend de se lancer à la conquête des attributs divins de l'omniscience et de la toute-puissance. La rupture avec la tradition chrétienne et avec la sagesse des Anciens se camoufle en continuité : Pic de la Mirandole met dans la bouche de Dieu une splendide déclaration d'indépendance humaine.

La dignité de l'homme ne tient plus à la position qui lui aurait été assignée, une fois pour toutes, dans l'édifice cosmique. Ce qui constitue sa dignité, tout au contraire, c'est que rien pour lui, rien en lui n'est une fois pour toutes. Abolition du définitif. L'homme est l'être dont l'agir ne découle pas de l'être mais dont l'être découle de l'agir. Il n'est, à proprement parler, *rien*. Comme l'écrit Ernst Cassirer, commentant les philosophes de la Renaissance : « Au lieu de recevoir son existence toute prête de la nature ainsi que les autres êtres et de la tenir d'elle en fief, pour ainsi dire, définitivement, il est dans la nécessité de l'acquiescer, de lui donner forme par la *vertu* et l'*art*. » Le phénomène humain n'est plus substance mais liberté et la volonté d'artificialité prime sur la propension à se conformer à un modèle déterminé ou à une autorité normative.

Mais où donc réside la vérité s'il n'y a plus de nature pour la circonscrire ni d'écrits canoniques pour l'énoncer ? Quelque cent cinquante ans après Pic de la Mirandole, Francis Bacon donne la réponse dans son *Novum Organum* : la vérité est fille du Temps et non de l'Autorité. Puisque la dignité de l'homme ne consiste plus dans

l'accomplissement de sa nature mais dans ses possibilités infinies, il lui incombe d'aller toujours de l'avant et de se dépasser. Sous l'impact des premiers succès de la pensée scientifique, l'être perd sa prééminence ontologique au profit du devenir, et l'humanité bascule dans l'élément de l'Histoire. Non plus les histoires mais l'Histoire ; non plus le fablier de l'humanité mais l'itinéraire qu'emprunte le genre humain pour accomplir une vocation que nulle frontière ne limite, nulle définition n'incarcère. « Qu'est-ce que l'Histoire ? » demande un personnage du *Docteur Jivago*. Et voici sa réponse : « C'est la mise en chantier des travaux destinés à élucider progressivement le mystère de la mort et à le vaincre un jour ».

Au prestige et à l'emprise des Anciens succède donc la fascination du mouvement. Qui ne se meut pas, en effet, qui traîne, qui flâne, qui regarde derrière lui croit exister. En fait, il retarde sur la vie. Il s'accroche à ce qu'il n'est plus possible d'être. Toutes les choses qu'il aime, toutes les conduites qu'il adopte, tous les jugements qu'il émet sont sortis de la pratique des hommes. C'est une anomalie, un *has-been*, un poids mort, un scandale métaphysique. La phrase de Barthes témoigne d'un temps où il faut être de son temps pour être pleinement vivant.

Et qu'est-ce qu'un écrivain vraiment moderne, pleinement vivant ? C'est précisément un *écrivain* et non un *écrivain*. Alors que l'écrivain témoigne, proteste, explique, enseigne, bref écrit quelque chose, l'écrivain, lui, écrit. Son activité est intransitive. Comme dit Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses*, il rompt avec une éloquence tout entière tendue vers une finalité extérieure au langage pour

un discours qui « n'a rien d'autre à dire que soi, rien d'autre à faire que scintiller dans l'éclat de son être. »

Modernité ici rime avec pureté, car ce qui est moderne, ce n'est pas seulement l'*illimitation*, c'est la *séparation*, ce n'est pas seulement la déposition de l'être par le devenir ou de la perfection par la perfectibilité infinie, c'est aussi la logique qui attire toutes les activités, toutes les occupations vers elles-mêmes et les concentre dans la manifestation ou le déploiement de leur propre essence. « Pour le marchand du Moyen Âge, rappelle Hermann Broch dans son roman *Les Somnambules*, le principe "les affaires sont les affaires" était sans valeur, la concurrence était pour lui quelque chose de prohibé, l'artiste du Moyen Âge ne connaissait pas "l'art pour l'art", mais seulement le service de la foi, la guerre du Moyen Âge ne réclamait la dignité d'une cause absolue que lorsqu'elle était faite au service de la seule valeur absolue : au service de la foi. C'était un système total du monde reposant dans la foi, un système du monde relevant de l'ordre des fins et non pas des causes, un monde entièrement fondé dans l'être et non dans le devenir, et sa structure sociale, son art, ses liens sociaux, bref toute sa charpente de valeurs était soumise à la valeur vitale de la foi, qui les comprenait toutes. » Quand Dieu quitte la place d'où Il avait dirigé l'univers et que naissent les Temps modernes, les différents secteurs d'activité se séparent et sont progressivement conduits à chercher en eux-mêmes leur propre légitimité. Affranchis de la tutelle religieuse, l'art, l'économie, la politique, le sport, la guerre se développent en quelque sorte chacun pour soi. Libres de l'absolu, ils se professionnalisent. L'esprit qui les anime, dit

encore Broch, est « l'esprit de la logique dirigée vers son objet et rien que vers son objet sans regarder à droite ni à gauche ». Ces spécialités développent toutes les conséquences des postulats qui les régissent avec une cohérence imperturbable et que nulle considération, nul scrupule extérieurs n'empêchent d'avancer. De même qu'il appartient à la logique de l'homme d'affaires de faire des affaires, « de même, constate Broch, il appartient à la logique du peintre de conduire les principes de la peinture à leur aboutissement avec leur conséquence la plus extrême au risque de faire naître une création complètement ésotérique que le producteur seul est en état de comprendre. »

Ainsi, en effet, s'écrit l'histoire de la peinture, de Manet porté aux nues pour avoir su faire apparaître ce que la représentation faisait oublier — la matérialité de la toile — jusqu'à Kandinsky et à Malevitch crédités d'avoir dégagé l'art de sa gangue figurative au profit d'une pure composition de lignes, de figures non identifiables et de couleurs. « Les peintres doivent rejeter les sujets et les objets s'ils veulent être des peintres purs », proclame Malevitch. Et ceci encore : « Quand la conscience aura perdu l'habitude de voir dans le tableau la représentation de coins de nature, de madones et de Vénus impudentes, nous verrons l'œuvre purement picturale. »

Même désir de pureté, même passion soustractive, même volonté de faire abstraction de tout ce qui n'est pas réductible aux catégories propres de son art, chez Claude Simon quand, dans son discours de Stockholm il répond au critique qui suggérait qu'en lui décernant le prix Nobel de littérature, on avait voulu confirmer le bruit que le roman

était vraiment mort : « Ce critique ne semble pas s'être aperçu que si par "roman", il entend le modèle littéraire qui s'est épanoui au cours du XIX^e siècle, celui-ci, en effet, est bien mort, en dépit du fait que dans les bibliothèques de gare ou ailleurs on continue, et on continuera longtemps encore, à vendre et à acheter par milliers d'aimables ou terrifiants récits d'aventure à conclusion optimiste ou désespérée et aux titres annonceurs de vérités révélées comme, par exemple, *La Condition humaine*, *L'Espoir*, ou *Les Chemins de la liberté*. »

Roman de gare rime avec ringard comme modernité rime avec pureté. Mais l'accusation vise, entre autres, le fondateur de la revue *Les Temps modernes*. Or cette appellation n'était pas le fruit du hasard. Ce nom n'avait rien d'arbitraire. C'était l'étendard d'un engagement, une manière pour Sartre de se placer sans équivoque dans le camp de la modernité. Le directeur des *Temps modernes* poussait même si loin l'exigence d'épouser son époque qu'il érigeait le renoncement à l'immortalité en maxime tout à la fois esthétique, politique et morale. L'écriture était, pour lui, une modalité de l'action. Elle ne pouvait donc prétendre désobéir ou faire exception à l'histoire. Elle en relevait comme le reste. Et Sartre, dans sa radicalité, entendait bien séculariser cet ersatz de religion, cet ultime bastion des âmes pieuses : la littérature. Contre les dévots de l'œuvre immortelle, il affirmait que « le salut se fait sur la terre, qu'il est de l'homme entier par l'homme entier et que l'art est une méditation de la vie non de la mort ». La méditation de la mort spéculait sur la vie future. La méditation de la vie se consacre sans réserve au *hic et nunc*,